

## Les taupes – premier volet -

Après les regains, sur les champs rasés de près, propres comme des pelouses de millionnaires, des taupinières poussaient, toutes plus belles les unes que les autres. Les taupes avaient soulevé une terre noire d'une beauté incomparable. Prenons-là dans nos mains, celle-là, avec pour la compléter des déchets de végétaux noirs comme du charbon et pleins de reflets bleutés, reste d'une vieille forêt qu'il y avait là il y a cinq ou six cents ans ; faisons-la couler entre nos doigts, humons-là ! n'est-elle pas si admirable en sa texture, cette terre-là que c'est en elle qu'un jour nous voudrions être enterrés ?

Les taupes la ramenaient des profondeurs à la surface. En grosses taupinières qui rivalisaient d'importance les unes avec les autres. Toutes fraîches, presque appétissantes. Impossible dans de telles conditions de résister à l'envie d'y tendre nos trappes. C'aurait été comme un promeneur qui serait passé, indifférent, à côté d'un superbe coin de morilles. Je courais donc à la maison chercher mes trappes, mes bouches de rechange ramenées de la forge, à la rigueur des gros boutons pris dans les cartons de ma mère où elle les chercherait un jour en vain, mes bâtonnets de bois. Tout ça compris dans un vieux sac à commission stocké dans l'armoire rouge-grenat qui trône à l'angle est de la boutique, meuble de sapin plus vieux dans ses moulures à l'ancienne et son vernis craquelé, que ne peuvent l'être les neuf dixièmes des maisons de mon village.



La vraie taupe qui était plus rare et plus difficile à prendre. Elle vivait dans un biotope un peu différent, comme par exemple des zones légèrement tourbeuses. On nous les payait 50 cts la queue, une fortune, et pour les autres, les grises, soit les derbons, 30 cts.

Je n'appréciais pas de tuer, encore moins de faire souffrir. J'aimais pourtant la sensation quand, certain d'en avoir piégé une, je tirais une trappe fermée qui résistait un peu, comme pour parfaire ma volupté. Et que je découvrais dans les pinces serrées une grosse taupe plus raide que du papier mâché, ou parfois encore tiède. La capture est un sentiment inouï. C'est la preuve évidente de notre savoir-faire, et de plus la certitude de notre supériorité, à nous les hommes, sur l'animal qui n'évite pas nos traîtrises qui les conduisent dans nos pièges mortels.

Les taupes fraîches, je les ramenais à la maison où l'un de nos chats les saisissait à pleine gueule, les emmenait dans un coin près du garage, puis le corps collé au sol, leur faisait craquer les os avec un appétit féroce.

Mais aller aux taupes, c'était inmanquablement accepter la pluie, les champs mouillés, des mains gelées, des bottes à traîner, de la fatigue et du découragement surtout. Ces conditions difficiles ne m'intéressaient guère. L'envie fléchissait vite à ce train-là. Je laissais mes trappes trois ou quatre jours sans les voir. Et quand j'y retournais, dans cette mouillasse qui ne s'était même pas encore resuyée, je ne les retrouvais plus, ou seulement avec beaucoup de peine. Je goûtais certes à la prise des taupes, mais je n'étais pas le plus assidu. C'est que je connaissais d'autres envies. Je construisais un planeur en balsat qui ne volerait jamais, je faisais sauter du carbone dans une boîte vide de Nescafé, mais surtout je lisais. Dès quatorze ans je dévorais des Gustave Aimard de cinq cents pages en moins d'une semaine. Un *Bob Morane* me prenait une heure et demie à deux heures ! J'étais devenu un lecteur insatiable, rapide et heureux.

Telle était ma vie d'enfant. Inconstante, mais riche quand même. Et elle m'ancrait chaque jour davantage en cette terre qui me deviendrait bientôt unique et irremplaçable.

## Les taupes – deuxième volet presque identique au premier, mais plus ancien !

La période des taupes m'était encore une belle occasion d'arpenter les champs de mon village, de rebouiller à pleines mains la terre noire si belle de la Sagne, refoulée en grosses taupinières serrées des profondeurs à la surface par les taupes grises. Car la Sagne était déjà mon coin, ma terre. Quand bien même j'allais parfois jusqu'à la Grand-Côte où le sol ferreux est rouge.

C'est à l'automne, quand les regains sont faits, qu'il est beau d'aller tendre ses trappes. Dans l'air tonique du mois d'octobre où les arbres ont perdu le vert triste et terne de la fin de l'été, pour retrouver leurs jaunes et roux éclatants.

Comme tous les gamins, j'avais un carton plein de trappes, les rouillées des saisons précédentes, et les neuves achetées le jour même chez Toto ou chez l'Aline, si belles dans leur éclat cuivré que c'aurait été une vraie misère que de les perdre trop vite, ou pire



Une collection de trappes. Manque plus que le vieux sacs, les boucles de réserve et les petits bois.

encore, que de se les faire voler! Car mon village avait aussi ses leveurs de trappes. Presque une tradition. Certains étant plus que d'autres largement soupçonnés. Bien qu'il faille dire qu'on aurait pu les compter sur les doigts d'une seule main, ceux qui n'avaient jamais jeté un coup d'oeil sur les trappes des autres.

Me voici donc avec mon carton terreux où sont mes trappes, mes boucles et mes bâtons, sans oublier un vieux couteau de cuisine rouillé avec un manche d'ivoire. Je m'en vais précisément à la Sagne où je fixe le coeur absolu des prairies de mon village, près de la porcherie où elles ont levé une multitude de taupinières délicieusement fraîches. Quelle terre admirable en son noir presque éclatant! Certaines éparées, d'autres serrées les unes contre les autres.

Il faut le dire d'emblée, je ne suis pas un fameux taupier. Il y a ceux qui seront plus tard chasseurs ou morilleurs et qui en prennent deux, cinq ou même dix fois plus que moi. Qu'y faire? Cela s'apprend-il vraiment?

En plongeant le vieux couteau de cuisine rouillé dans le gazon tendre, autour de la taupinière, je cherche l'endroit d'où partiraient plusieurs trous. Le couteau s'est enfoncé soudain jusqu'au manche. Je découpe aussitôt une grosse motte, qui, outre la galerie qui

conduit à la taupinière, en dégage trois autres parfaitement nettes où je place mes trappes tendues que j'assure à l'arrière avec un petit bois. La motte recoiffe le tout. Et je recommence, près d'ici, ou plus loin, au Cul de l'Étang.

Certaines trappes ont perdu leurs boucles d'origine. De gros boutons pris à ma mère, dans son carton du buffet de la chambre, les ont remplacées. Ou bien le père Meyer nous a fourni quelques rondelles percées qui étaient pendues par un fil de fer dans un coin de sa forge.

Le lendemain de cette première journée, je vais naturellement les relever. Le brouillard s'est effacé, il y a du soleil à profusion sur les prairies pelées par le bétail. C'est un bon moment que de découvrir ce que l'on pu prendre. Mes bâtons qui dépassent me signalent la place exacte. Tout près des vaches pâturent qui font aller leurs sonnailles. Plus loin, juste derrière le village, un autre gamin relève ses propres trappes; on le voit à genoux sur le sol.

Une première, puis une deuxième sont encore tendues. La troisième est fermée, mais seuls quelques poils gris adhèrent aux griffes de l'extrémité; là la taupe a su filer. Deux autres un peu plus loin restent tendues. N'y aurait-il donc qu'une taupe pour cent taupinières, nom de sort ?

Ailleurs, au Cul de l'Étang, une trappe résiste.

Il y a quelque chose, ça c'est sûr. Oui, une grosse taupe est là, prise à plein corps dans les pinces. Elle a du venir se faire piéger déjà hier au soir, celle-là, car elle est dure comme du papier mâché. Allez, hop, après lui avoir coupé la queue que je mets dans une boîte de fer blanc, je lance son cadavre raidi dans le bois des Ecrottaz.

Et passeront ainsi ces journées d'octobre. Avec parfois des relâches quand viennent les pluies froides qui vous détrempe les champs et vous inondent les galeries. Encore beau après de telles périodes que vous retrouviez vos trappes au coeur de ce bournier.

Parfois les taupes prises par une patte, ou par l'arrière-train ne sont pas encore mortes. Elles se débattent quand vous les tirez hors de leur trou. Il faut les achever avec le couteau, tchoc, tchoc, comme ça, plutôt avec le manche qui est lourd sur leurs corps qui mollissent. Elles ont poussé de pauvres petits cris qui vous fendent le coeur.

Celles-là, fraîches et presque encore chaudes, quand j'arrivais à la maison, je les donnais au chat qui se ruait dessus et qui en faisait craquer les os avec un appétit féroce.

Aux Cruilles nous prenions des taupes noires, les vraies taupes. Avec une fourrure si douce et si serrée

que nous les aurions bien vendues pour en faire des manteaux de dames! Mais celles-ci, bien plus difficiles à piéger, parce que moins nombreuses et faisant *par* tête, disait-on, plus de taupinières que les grises. On nous les payait cinquante centimes.

Et les queues de ces taupes trouvaient place dans une petite boîte de fer blanc qui ne sentait pas bon quand nous ouvrons le couvercle. Odeur fade et écœurante de vieille chair desséchée.

Le printemps d'après, l'Armand, qui était l'administrateur du village responsable du paiement des queues de taupes, avait mis son annonce sur le vieux panneau de bois de la laiterie. Tel soir de telle semaine nous pouvions lui mener nos prises, chez lui, à la Villa où nous allions dans la chambre arrière. Les sous n'étaient-ils pas dans une boîte à cigares? Nous touchions donc 30 centimes pour les grises, 50 centimes pour les noires. Invariablement au fil des années. Pas d'inflation dans le domaine des queues de taupes! Certains arrivaient tout de même à se faire plus de 100.- Pas moi qui devais me contenter de 15.- ou 20.- Une misère? Vous n'y êtes pas. C'était déjà la fortune. Celle-ci pourtant vite dépensée. C'est qu'il y avait en ce temps-là quatre magasins au village, et tous vendaient ce qu'il fallait à notre ravitaillement! Nius, chewing-gums plats qui contenaient des indiens de

plastique mou dans leur emballage, nougalines, têtes de nègres, voilà le dixième de nos tentations. Et il y avait encore pour nous autres lecteurs jamais rassasiés, le kiosque du Pont où les Artima<sup>\*</sup> trônaient sur la banquette basse, avec leurs irrésistibles couvertures, juste en entrant. On nous conseillait plutôt de mettre nos sous de côté, pour plus tard. Belle perspective! Mais il n'y avait pas de risque que nous y cédions, l'attrait des magasins étant toujours le plus fort. Et la crousille de bois, peinte en jaune avec des aiguilles rouges qui marquaient des heures fictives, chez moi, ne teinta guère en ces vieilles et bienheureuses journées. Pas d'économies d'aussi vieille date, mais par contre des souvenirs plein ma besace. Et dans la vieille armoire grise du gale-tas, dont les pieds sont vermoulus, mes précieux fascicules d'alors que je n'ai jamais vraiment délaissés.

\* \* \* \* \*

---

\* Petits fascicules de bandes dessinées, de 36 pages, noir et blanc, publiés pendant les années cinquante à soixante par les Editions Artima à Tourcoing, France.



La vieille armoire de la tante Aline, gardée précieusement malgré son état assez misérable. Elle est tout de même du XVIIIe siècle. Dans quelles maisons n'a-t-elle pas passé en toute son existence. On y rangeait notre chenit ainsi que nos trappes à taupes. C'aurait été un sacrilège que de la débarasser.